

Polina Panassenko, *Tenir sa langue* Paris, éd. de L'Olivier, 2022, 186 p., 18 €.

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2023/2 n° 1341**, PAGES 201 À 202
ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

Date de mise en ligne : 06/07/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2023-2-page-201?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Polina Panassenko, *Tenir sa langue*

Paris, éd. de L'Olivier, 2022, 186 p., 18 €.

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/15541>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.15541](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15541)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2023

Pagination : 201-202

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Polina Panassenko, *Tenir sa langue* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1341 | 2023, mis en ligne le 01 juillet 2023, consulté le 03 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/15541> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15541>

« Le summum de mon malaise identitaire survient lorsque je me rends compte, à seize ans, que je suis vraiment algérienne [sic], et que malgré tous les efforts du monde, je ne pourrai jamais réécrire mon histoire » écrit Rahma Adjadj, comme si les conseils de papa et de maman n'avaient pas encore fait leur œuvre. Alors, par un besoin compréhensif d'« apaisement », elle se tourne vers les siens, « j'ai ardemment désiré m'y fondre, au point de renier ma propre matrice que je méprisais pour son infériorité [sic] », rêvant de se « blottir dans la chaleur de la norme » jusqu'à s'identifier à la série Aïcha de Yamina Benguigui, et romantiser une Algérie hors sol, idéalisée et fantasmée.

Reste l'essentiel : « malgré mes doutes contradictoires sur le bien-fondé de ma démarche, j'écris pour reprendre possession de mon récit, même si celui-ci peut conforter des stéréotypes, même s'il fait honte, même s'il fait tache. Ce récit est le mien ». ■

Mustapha Harzoune

Tenir sa langue,

Polina Panassenko, Paris, éd. de L'Olivier, 2022, 186 p., 18 €.



Tenir
sa langue
Polina
Panassenko

PRIX LITTÉRAIRE
DE LA
PORTE DORÉE

Ah ! les prénoms. Très exactement les prénoms des métèques dans une France tellement propre sur elle que le moindre rastaquouère se doit de passer à la machine à laver nationale : tu entres étranger et tu ressorts franç... non, non : « immigré » ! Comme dit Fellag dans *Djurdjurassique Bled*, plongé dans l'eau bénite, « Tu rentres Mohamed et tu sors Jean-Pierre, amen, alléluia ! » Car, bien sûr, pour les agités du petit écran, c'est bien Mustapha qui doit devenir Daniel – tout comme, pour le ministre de l'Économie, on sait d'où viennent les fraudes sociales (enfin, lui le sait). « Le prénom comme cheval de Troie » écrit Polina Panassenko qui, pour son premier roman, s'en vient rebattre les cartes des clichés – tous les clichés ; chacun les siens – et arroser nos fleurs de méninges d'une fraîche et douce rosée. *Tenir sa langue* s'ouvre au Tribunal de Bobigny parce que la narratrice désire reprendre son prénom russe. Imaginez : la République, pour ne pas dire la France, dans sa grande bonté, vous a « autorisé » à vous prénommer Pauline et vous, dès qu'elle a le dos tourné, profitant d'un

renouvellement de carte d'identité, vous arrivez, enfarinée tel le chat de la fable, prétendant reprendre le prénom par votre mère donné, celui qui vous rattache à cette grand-mère paternelle, grand-mère juive que vous n'avez pas connue : Polina ! Mais « autoriser » ne signifie pas laisser le choix, ce n'est pas Polina « et/ou » Pauline, mais « obligatoirement » Pauline. Et c'est ainsi que « j'ai perdu mon prénom russe [...] sans même m'en rendre compte » dit Pauline.

La question de la procureure – « Pensez-vous que c'est dans votre intérêt d'avoir un prénom russe dans la société française ? » – fait écho à d'autres histoires de prénom. Celle de la grand-mère juive – « *ievrei* » (juif) rimant avec « *zaraza* » (infection). Elle a dû, comme d'autres Juifs russes, cacher le prénom de « la peur ». Celle de la tante au « judaïsme clignotant », qui « oscille entre le “nous” et le “ils” », qui a changé de prénom « pour ne pas nous gêner la vie ». Celle de Khaïrullah, immigré tadjik à Moscou qui se fait appeler Fédia. Sans oublier l'histoire du malheureux Jallal Hami, dont le prénom trahirait le stigmate d'une « dette » envers la France...

« Je veux croire qu'en France je suis libre de porter mon prénom de naissance » pense la narratrice, montrant ainsi que l'étranger ouvre (peut ouvrir) l'horizon du national quand le chauvin, lui, bouche les perspectives. En devenant Pauline, Polina revêt « une feuille de vigne. Polina à la maison, Pauline à l'école. Dedans, dehors, dedans, dehors ».

C'est aussi sans se rendre compte que la gamine, débarquée en 1993, du côté de Saint-Étienne avec ses parents et sa grande sœur va non pas perdre ses mots russes – sa mère, « *sentinelle de la langue [...]* veille au poste-frontière. Pas de mélange » –, mais procéder, tel un crabe, à une mue. Le processus ici est physique ; « la langue [...] gratte » comme « un trop plein de russe restez coincé pendant la materneltchik ou bien c'est le

français qui s'installe et se met à l'expulser », la langue est comme une queue de lézard, une queue arrachée laisse place à une nouvelle queue. Alors, n'en déplaie à sa mère, « tant pis si je mute. Tant pis si je m'endors sur la neige du français ». Les mots, russes, français, un peu de yiddish s'entrechoquent, se jaugent, s'échangent, s'annihilent, obligent à des gymnastiques de sens et d'émotions. Mots et accents sont un champ de bataille, un rapport de classe où, dès la maternelle, Philippe et Polina, « le bègue et la Russe », campent le « lumpenprolétariat ». Il y a le blanc des mots (on pense à Assia Djebbar), les mots comme en exil, ces silences réservés à ceux qui ne sont plus là, les mots perdus de la grand-mère, les mots qui protègent, tiennent à distance... Parfois « J'ai le russe en rut » dit Polina en évoquant l'accent de sa mère, cet accent comparé au ventre d'une femme enceinte : « C'est l'en-dedans qui sort au-dehors [...]. On ne distingue pas bien le dedans du dehors. Alors parfois : Dis-nous quelque chose en russe. Impression qu'on te pose sur un tabouret et qu'on te demande de baisser ton froc. »

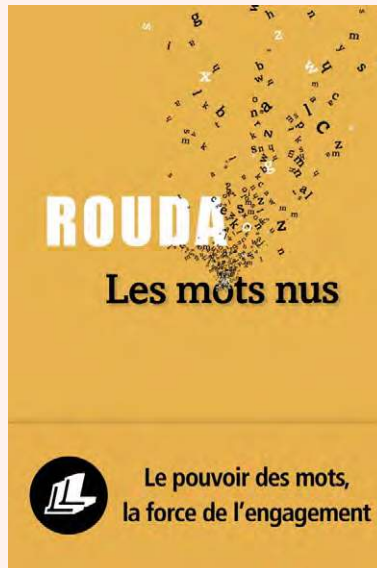
Et le meilleur : « Franchement si on se léchait les langues ça serait tellement mieux. Un bon baisodrome de langues ça détendrait tout le monde. » Comme ces références culturelles russes : linguistiques mais aussi culinaires, poétiques, littéraires et la chanson « Les Fenêtres de Moscou » chantée par Léonid Outiossov.

Au sortir du tribunal, la narratrice, plutôt nerveuse – à la différence du flegme paternel – enrage des propos de la procureure qui en prend pour son grade, et le lecteur en redemande ! Tant le style, alerte, embarque, sabre et se gausse. Les pages consacrées aux funérailles du grand-père ramassent, tel un feu d'artifice, ce style insolent et drôle. Le monde est absurde, il ne mérite que notre humour. ■

M. H.

Les Mots nus

Rouda, Paris, Liana Levi, 2022, 160 p., 17 €.



Rouda est un chanteur, rappeur, slameur, auteur-compositeur-interprète et poète. Depuis 2000, il est l'un des pionniers de la scène slam française, notamment en tant que membre fondateur du collectif 129H, collectif qui aide à diffuser la discipline y compris auprès des enfants. Ben, le narrateur des *Mots nus*, est né à Montreuil, comme son auteur, et comme lui, on le retrouve du côté de Ménilmontant. Le roman raconte la chronique d'un ado, « produit occidental » de banlieue, au fil des événements et des luttes sociales des décennies 1990 et 2000. Le tout livré sur fond d'une bande-son de première main où Wu-Tang Clan, NTM, MC Solaar croisent Gloria Gaynor, Cesária Évora ou Fairuz. Côté forme, il faut ajouter une chronologie des événements, petits et grands, s'appuyant sur une revue de presse particulièrement fouillée : depuis l'irruption des écrans plats et des ordinateurs de poche jusqu'aux questions géostratégiques mondiales – en passant par le FN et les émeutes de 2005 après la mort de Zyed et Bouna ou celles de 2007 à Villiers-le-Bel. Et il y a le

fond : Qui est français ? De quoi la banlieue est-elle le nom ? L'usage, ou non, de la violence ; les multiples rapports de domination, sans oublier l'amour et l'amitié. Tout cela est abordé de front, avec vigueur mais sans prêchi-prêcha. Enlevé, enjoué, tendre et militant.

L'histoire commence à Montreuil, dans le 93. Cité Ernest Labrousse – l'historien du comment naissent les révolutions – qui devient « La Brousse ». Ben, blond aux yeux bleus, crèche du côté de la résidence pavillonnaire. Bénéficiaire *in situ* de la protection des gitans, il est adopté par la cité voisine. Dévastés par la mort d'un enfant, ses parents se sont perdus. Cigarette pour l'une, alcool pour l'autre. Ben est proche de sa mère, la relation avec le père est plus difficile, malgré les silences et la distance – « c'est mieux de finir son assiette que de finir une phrase » –, une souterraine tendresse continue de lier le fils à son père.

Bon élève – « J'étais un vrai petit connard prétentieux. Un patron potentiel » –, Ben atterrit en fac à Paris. Un autre monde, où les filles étaient attirées par l'exotisme du gars de banlieue. Il rencontre deux amis, « le Corse » et « le Serbe », et l'amour. La métisse de mère bretonne et de père haïtien se prénomme Oriana. Tout pourrait couler pépère, entre petits trafics et grand amour dans une géographie précise : Belleville/ Ménilmontant, les bistros, celui du *Royal Mont-Cenis* (18^e) ou les *Folies de Belleville* tenu par Saadi, un vieux Kabyle.

Et puis Ben sera rattrapé par la banlieue, les émeutes toujours le ramènent à La Brousse... au point de devenir non pas le leader, mais le symbole, l'incarnation involontaire d'une révolte. Le bon élève, sorte d'écrivain public du collectif, participera à la rédaction du premier texte des habitants de La Brousse dans lequel, dans un climat d'émeutes, ils déclarent leur amour de la France. Des mots nus comme des mains nues. En vain. La